

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures
du soir. 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 53.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Impreso en los Talleres de El Sotio

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50
Numéro du jour	\$ 0 01	
ancien	0 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

LA SANTÉ PUBLIQUE

Les microbes n'ont qu'à se bien tenir. Il est vrai qu'ils ont d'indéfinissables ressources pour se défendre. Mais il est incontestable que depuis quelques années leur œuvre de mort n'est sérieusement entravée. Les laboratoires ont révélé au public les moyens propres à se protéger des contagions, et, sans parler des admirables travaux qui ont apporté à la médecine des vaccins nouveaux, la vulgarisation des procédés prophylactiques nous a tous habitués à une meilleure hygiène. Bien des préjugés sont tombés qui entretenaient des germes de maladie. On ne croit plus à la nécessité de la gourme sur la tête des enfants. Les villageois n'ont pas tous encore supprimé leur fumier auprès de leurs habitations et des fontaines publiques, mais il y a tout de même un progrès accompli. Il ne faut pas, non plus trop exiger des hommes. Ils sont faits de routines et d'habitudes.

Je suis émerveillé à l'idée que les plus bornés aujourd'hui acceptent la vraisemblance des théories scientifiques, qu'ils croient à l'existence de germes invisibles, aux moisissures mortelles impalpables et résistant à la durée.

Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour convaincre le monde de ces vérités tout à fait déconcertantes. Il n'y a pas si longtemps qu'il disparait certains illustres praticiens qui s'évertuaient à les nier. L'un d'eux ne s'effrayait-il pas le luxe de délier ses confrères en accumulant sur les plaies, confondues à ses soins, des sables et des cataplasmes. Ses prouesses ont été la vie à quelques pauvres diables que leur mauvaise étoile faisait échouer dans l'hôpital où il exerçait son prestigieux talent de chirurgien. Ils y mouraient non pas de leur accident, ni de l'opération exécutée par le maître, mais de quelque infection ou de purulence. La distinction est, comme on voit, très importante. Ils s'en allaient avec plus de souffrance.

Quand on a vu en plein Paris un homme renommé dans son art, afficher un tel mépris de la science, pour le seul plaisir de défendre un sinistre paradoxe, comment exiger des ignorants, des esprits sans culture, qu'ils marchent avec leur temps et réforment en un jour les pratiques séculaires et les erreurs de tout le passé?

C'est cependant cette évolution, qui s'accomplissent sous nos yeux.

Des faits saisissants comme jadis les miracles ont attesté la puissance de la science. Avant que de les expliquer, l'humanité y croit. Et le mystère qui les enveloppe lui a inspiré pour leurs auteurs, les savants, un respect quasiment religieux. Elle a fait choix de quelques-uns pour leur faire l'offrande de la reconnaissance et de la vénération que lui inspire l'œuvre de tous. Pasteur lui apparaît comme le plus grand et le meilleur dans cette élite.

Ce sentiment général a été un excellent véhicule pour la propagation des découvertes récentes. Mais une circonstance fit plus pour les accréditer que les meilleures leçons. Si elles n'avaient intéressé que notre santé et notre vie elles auraient mis bien plus de temps à déconcerter les vieux préjugés. Elles eurent le bonheur de s'affirmer d'abord au bénéfice des nos industries. Les premiers travaux de Pasteur sur les ferments et sur la maladie des troupeaux lui valurent tout de suite une popularité et la confiance publique. C'est mieux qu'une guérison, c'était une affaire. Ainsi notre intérêt le plus cher, qui est de nous protéger par la vigueur de race, la pureté de l'air, la salubrité du climat et à l'abri de ces grands maux.

Il nous ont ainsi connu l'empoisonnement des sources les plus belles, les plus rassurantes par la couleur et la fraîcheur de leurs eaux. Les microbes se corrigent donc lentement sous l'influence de ces brusques désastres.

Un document très instructif vient justement d'être publié qui fournit sur la désinfection des habitations des renseignements de la plus grande valeur. C'est un rapport de Paris.

Voici les chiffres qu'il donne: La mortalité totale, qui était de 51,536, en 1892, époque où fut organisé le service de désinfection, est descendue, en 1897, à 16,987, soit une moyenne de 18 51 par 1,00 habitants au lieu de 22 47; cette diminution si considérable de la mortalité prissentienne tient, pour une proportion importante, à la diminution des principales maladies zymotiques. Ces maladies, qui comptaient pour un dixième dans la mortalité totale, sont descendues au dix-huitième dans la période 1891-1895; elles ne sont plus que vingt-sixième en 1896 et le vingt-septième en 1897.

De tels résultats valent mieux que toutes les théories. Ils ont été obtenus sans réglementation inquisitoriale. La population a pris très aisément l'habitude de recourir aux services gratuits de la municipalité. D'elle-même elle s'est convaincue de leur utilité. La loi qui généraliserait cette organisation ne se proposerait pas, cela va sans dire, de contraindre et de violenter les particuliers. Elle n'aurait qu'un but: donner aux pouvoirs locaux les moyens d'armer les particuliers contre les maladies et de s'opposer eux-mêmes pour empêcher les contagions qui viennent du voisinage. Le sentiment de la défense personnelle, de la lutte pour la vie, fera le reste.

Budgets Nationaux et Dépenses Navales

Le Board of Trade vient de publier un intéressant document sur les sacrifices faits par les nations pour leur marine, relativement à leurs revenus.

Le Royaume-Uni dépense pour sa flotte un cinquième environ de son revenu, la France un treizième, l'Allemagne un quatorzième, la Russie un dix-septième, l'Italie un dix-huitième, l'Espagne un trentième et l'Autriche-Hongrie un quatre-vingt-dixième seulement; mais le Japon dépense plus de la moitié de son revenu, soit, en effet, 148 millions 67,975 fr. sur 237,500,000 fr.

En ce qui concerne la marine marchande, le tonnage total de l'Angleterre dépasse 9 millions. L'Allemagne vient ensuite avec 1,500,000 et aucun autre pays n'atteint un total de sept chiffres.

L'OCEAN

L'Océan, l'Océan toujours lui! Ma pensée ne rencontre jamais, dans sa course insensée, que les flots ou les rocs dont il ronge les flancs: Soit qu'un calme superbe à sa surface dorme, Ou que, sur la falaise énorme, Viennent bondir ses flots tremblants, Comme un glacier polaire, à colossale forme, Escaladé par des ours blancs.

Océan que veux-tu? Dis-moi quel t'autorisait à frapper ces rocs que ton flot pulvérisait? Veux-tu donc englober tous ces maux vieillards Contemplant du jour où, de ses mains fécondes, Dieu créa les soleils, les mondes, Et les lança comme des chars? Veux-tu, brisant sur eux les orgueilleuses fondes, Saper ces antiques remparts?

Ils n'ont pas été faits avec ces fronts arides? Ou, comme autant de socs, les flots creusent-ils des rides Si larges qu'on dirait le lit d'un vieux torrent? Ils n'ont pas été fait avec ces teintes sombres, Avec ces creux, séjour des ombres, Où sort un râle déchirant: Avec ces pieds minés, cachés sous des débris de ces grands maux.

Quel vent balait en courant.

Les enfants et qu'elle jeune maternité elle mettait dans ce mot, en s'adressant à ces grands gaillards, dont elle s'était considérée longtemps comme la sœur aînée Thomas, à vingt-trois ans était un colosse, déjà barbu, d'un ressemblance frappante avec son père, le front haut, la face solide, un peu lent de corps et d'intelligence, silencieux, sauvage presque enfoncé dans sa dévotion filiale, heureux de ce métier manuel qui le changeait en un simple manœuvre, aux ordres du maître.

Moins âgé de deux ans, François était de physionomie plus fine, mais de taille presque égale, avec le même front, la même bouche ferme, tout un ensemble de santé et de force qu'on ne retrouvait l'intellectuel affiné, la normalisation scientifique, qu'à la flamme plus vive, plus subtile des yeux.

Le dernier, Antoine, dont les dix-huit ans n'étaient guère moins vigoureux, aussi beau, aussi grand bien-être, différait pourtant par les cheveux blonds et les yeux bleus qu'il tenait de sa mère, des yeux d'une infatigable douceur, que noyait le rêve.

Plus jeunes, tous les trois au lycée Condorcet, on les distinguait difficilement, il n'était possible de les reconnaître qu'à la taille, dont on les rangeait par ordre d'âges. Et maintenant encore, on se trompait, lorsqu'ils n'étaient pas à tous les trois côte à côte, pour qu'on pût percevoir les différences qui s'accroissent, avec la vie.

Quand Pierre entra, tous trois étaient plongés en plein travail, si absorbés qu'ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir. Et ce fut de

Tes flots ont seuls bûti leur beauté primitive. Tes flots, que l'ouragan brasse et lance à la rive, Ont osé mutiler leurs types souverains. Pourquoi venir vers nous avec ces voix sages? A quoi bon tous ces grands ravages, Ce flot qui hérissé ses crins. Ecume et fait voler le sable des rivages, Comme un coursier rompant ses freins?

Et l'Océan m'édifie: Assieds-toi sur les crêtes De rocs, dont j'ai fouillé jusqu'aux grottes les secrets, Et tandis que le soir rembrunira les cieux, Tandis que tu verras mes plages grandioses Relever les nuages roses Au fond des flots tumultueux, Dieu, peut-être, à ton cœur révélera les causes De mon courroux majestueux!

Crois-tu donc que mes flots, sans que Dieu les dirige, Harcèlent ces rochers dont la laideur l'attire? Crois-tu que l'ouragan, noir cavalier des mers, Enfoncé dans mes flancs ses éperons d'éclair; Qu'il fasse succéder, sur mes déserts sublimes, Les abîmes aux monts et les monts aux abîmes, Qu'il parle par la voix des tonnerres grondants, Qu'es jours de colère, en malheurs abondants, M'arment, contre mes bords, d'une telle inclemence, Sans qu'un but soit caché sous ce travail immense? Un bras divin me guide, et mes flots éternels Accomplissent de Dieu les ordres solennels. Tranquille, ou foudroyant les rives, de ma rage, Mon calme et ma fureur sont toujours son œuvre. Et qui peut demander au Dieu qui nous régit Pourquoi le ciel foudroie et l'Océan mugit?

Et je compris alors combien de grands symboles Vivent sur l'Océan, de l'équateur aux pôles; Et combien, dans ses flots, ses crins, ses moulements, Le poète pourrait puiser d'enseignements.

Et mon cœur embrassa toutes ces mers ensem- ble, Que Dieu soulève ou dompte alors que bon lui semble: Vastes chemins du monde à tous les pas ouverts; Grands bazars où l'on voit échanger, des empires Les batailles ou les sourires, Les produits, les trésors divers; Où viennent se croiser sur des ponts de navires, Tous les destins de l'univers.

Les mers, dont tout poète a salué les ondes, Depuis les barbes grecs jusqu'à ceux d'Albion; Plaine qui vibre encore des poèmes d'Homère; Où l'ancien appela la mère De sa vaste inspiration, Et dont l'immensité, devant l'homme éphémère, Luit, depuis la création!

Et j'admirai la mer, et je crus voir en elle Le peuple souverain, la famille éternelle, Qu'un mot de Dieu soulève aux jours prédestinés, Qui bout, pareille aux flots que l'orage incendie; Qui par le canon applaudit, Ecraie les rois conternés; Et dont la paix endort comme une mélodie, Les flots à ses pieds raménés.

Et je revis le peuple, armé de ses colères, Dans ces flots qui l'entraînent aux rochers séculaires, A ces rois de la mer, de monstrueux combats. Tous ces flots, bondissant dans le vaste hippodrome, Au roc, pâle comme un fantôme, Semblaient de farouches soldats;

Chaque éclair qui brillait était un glaive d'homme; Chaque tonnerre, le trépas.

Les vagues, de ces rocs broyèrent la couronne Et les beaux piédestaux, ces images du trône! Et l'ouragan leur voix de vainqueur exalté Improvisait soudain de longs hymnes de gloire Qui, de la mer muette et noire, Ébranlèrent l'immensité: Les flots avaient rompu leur digue, et leur victoire

Avait conquis la liberté.

Cette scène, ces cris, ces nocturnes batailles. Que la mer exhuma de ses sombres entrailles. Ces plages, exhalant du funèbre sanglots, Ces blocs décapités par le courroux des flots, A ma jenne pensée aux souvenirs fidèle Du grand quatre-vingt-trois offrait le grand modèle.

Comme alors se mêlait, sous un ciel tendu, La fièvre de la joie aux désespoirs nombreux! Mais surtout ces rapports qui méditaient encore, que je vis l'aube blanche à l'horizon éclore. Alors, je m'arrêtai, d'un saint transport saisi: L'énigme de nos jours semble briller ici. En contemplant la mer qu'un divin souffle

A mes yeux, l'avenir des peuples s'allumait. Aux peuples, comme aux flots, l'Éternel de sa main, Pour les conduire au but, indique le chemin. La science et la paix éclaireront le monde. Ainsi que l'Océan des feux du jour s'inonde. L'ignorance et l'erreur, qui pesaient sur nos jours, Comme ces noirs rochers tomberont pour toujours; Comme ces flots puissants, que le calme rasssemble, Dans un amour sans fin, nous nous foudrons ensemble;

Et, le ciel souriant à cet hymen béni, Nous aurons le bonheur comme il a l'infini. Car Dieu, qui des soleils maintient seul l'équilibre, Veut que l'homme, les vents, les flots, tout vive libre. Quot tout ce qu'il a fait s'épanouisse au jour, Que chacun ait sa part de soleil et d'amour! L'humanité, longtemps des grands maux soumise, Marche à pas de géant vers la terre promise. Rien ne peut l'arrêter dans son sublime effort Car le bras populaire est un bras vaillant et fort. Quand il entame une œuvre, il faut qu'il l'accomplisse. Et dans tout qu'il fait, le ciel est son complice.

Deux lettres de Nelson

Une feuille chaurine anglaise, le Journal de la Ligne Navale, publie deux lettres inédites de Nelson, adressées à l'amiral Cornwallis. La première est toute de sentiment, de ce sentiment à l'Anglaise, plein de faibles. Dans la seconde, écrite à bord du «Victory», le 31 juillet 1803, au large de Toulon, on rencontre le passage suivant qui n'est pas très flatteur pour nous, mais qui importe puisqu'il vient de cet implacable ennemi du nom français:

J'en ai en ce moment que quatre voiles pour surveiller la flotte française; mes autres navires sont en réparation dans les ports. L'escadre de Toulon comprend sept vaisseaux de ligne, cinq ou six frégates et six ou sept corvettes en parfait état de prendre la mer dès qu'il leur plaira ce qu'elles feront sans doute quand elles auront en vue quelque objet qui vaille la peine que l'on combatte pour lui. Je n'entends pas dire par là qu'elles nous tiendront pour un objet digne d'un combat; car je n'ai jamais encore vu un Français combattre pour le seul plaisir de combattre et je ne pense pas que cela doive commencer maintenant.

Avec moi un de vos élèves, le capitaine Whitley, qui, j'en suis sûr, m'assistera dans la pur style Cornwallis, si les Français nous attaquent. Mes plus ardents desirs sont pour

peu longue, dont l'ancienne beauté persistait en un charme grave, les yeux bruns gardaient une flamme jeune, la bouche décolorée ou toutes les dents nettes se voyaient encore, était restée du dessin le plus ferme.

Quelques cheveux blancs argentés seuls les bandeaux noirs qu'elle portait toujours à l'ancienne mode. Et les joues avaient simplement séché, coupées de profondes rides symétriques, qui, donnaient à la physionomie une grande noblesse, cet air souverain en se levant aux plus humbles occupations, mince et haute, dans son éternelle robe de laine noire.

—C'est Guillaume qui vous envoie, monsieur, dit-elle. Il est blessé, n'est-ce pas? Pierre, surpris qu'elle devinât, conta une seconde fois l'histoire.

—Oui, blessé au poignet, oh! sans gravité immédiate. Chez les trois fils, il avait senti comme un frémissement, une rumeur de tout leur être au secours, à la défense du père. Et c'était pour eux qu'il cherchait des paroles de bon espoir.

—Il est chez moi, à Neuilly... Avec des soins, aucune complication grave ne se produira, certainement. Il m'envoie pour vous dire que vous soyez sans aucune inquiétude.

Mère-Grand ne laissait pas pas paraître la moindre crainte. Très calme, elle avait semblé ne rien apprendre qu'elle ne sût déjà. Même elle paraissait songeait, hors de l'angoisse qu'elle n'aurait dite à personne.

—S'il est chez vous, monsieur, il y est évi-

demment le mieux du monde, à l'abri de tout danger... Sa lettre d'hier soir, sans explication sur la cause qui le retenait, nous avait surpris, et nous aurions fini par nous en effrayer... Tout va très bien maintenant.

Et, pas plus Marie, Mère-Grand ni les trois fils ne demandèrent des explications. Sur une table, Pierre venait d'apercvoir des journaux du matin, jetés là, grands ouverts, avec leurs renseignements débordants sur l'attentat. A coup sûr, ils avaient, ils avaient craint que leur père ne fût compromis dans l'affreux attentat.

Que savaient-ils au juste? Ils devraient ignorer Salvat, ils ne pourraient reconstituer l'énigme de l'attentat, des circonstances qui l'avaient amené la rencontre, puis la blessure.

Mère-Grand, sans doute, était au courant de plus de choses. Mais eux, les trois fils, ainsi que Marie, ne savaient rien, ne se permettaient de rien savoir.

Et, alors, quelle force de respect et de tendresse; dans leur inébranlable confiance au père, dans leur tranquillité, dès qu'il leur faisait dire qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter de lui!

—Madame, reprit Pierre, Guillaume m'a prié de vous remettre cette petite clef, en vous rappelant de faire ce dont il vous a chargée, dans le cas où il lui arriverait malheur.

Elle eut à peine un léger tressaillement, en prenant, la clef, et, simplement, elle répondit, comme s'il se fût agi du rou d'un malade, le plus ordinaire du monde: —C'est bien, dites-lui que sa volonté se-

vous rencontriez la flotte française et pour votre santé.

C'est pourtant de ce même rajaseau «Le Victory», que deux ans après l'amiral anglais apercevait en ces Français qu'il n'avait jamais vus combattre pour le seul plaisir de combattre. C'était le 21 octobre 1805 et ce jour là fut celui de Trafalgar. Nelson reçut d'un gabier du vaisseau amiral français, «Le Bucentaure», une balle qui lui fracassa l'épaule et l'étendit raide mort sur son banc de quart.

La nuit du 31 août au 1^{er} septembre avait été obscure et froide. Ni feux ni tentes. Une veille d'armes avant la grande bataille. L'armée de Châlons, étendue de marches et de contre-marches, alourdie de trains, était venue aboutir à cet entonnoir: Sedan. Le prince royal de Prusse nous étreignait à l'est; le prince royal de Saxe nous étreignait à l'ouest. Ducrot avait dit: «Nous serons entourés demain comme des grillons.» Dans le triangle qui occupait l'armée française, avec Floing et Bazeilles pour coins d'angles, la division de la cavalerie Marguerite, occupait le sommet illy.

Des trois heures du matin, sans sonneries, le camp fut levé. La division s'établissait au nord-est du bois de la Garenne. Le brouillard était épais. A cinq heures, la fusillade et le canon retentirent. Le jour se leva, le soleil déchira la brume. Le général Marguerite avait envoyé le lieutenant Réveron demander des ordres au maréchal.

Mac-Mahon venait d'être blessé et le général Ducrot, auquel il laissait le commandement ordonnait de concentrer l'armée sur le plateau d'Ily et de se retirer sur Mézières. La division de la cavalerie fit face en arrière pour se reporter sur le plateau où elle s'échelonna. Elle protégerait la retraite. Mais Wimpon, qui avait réclamé le commandement, prescrivait l'immobilité. Et l'on resta en place, sous la mitraille, jusqu'à dix heures et quart.

Alors eut lieu la première charge des chasseurs d'Afrique, force perdue, sacrifice glorieux. Puis, de nouveau, le ralliement sonné, hommes et chevaux se reformèrent et restèrent, en place-repos sous les obus. Les côtes en triangle du fer et de feu se roussirent. L'artillerie allemande nous l'androie et nous écrasa. La division de cavalerie Marguerite retrograde vers le bois de la Garenne et la traverse d'un ouragan de mort, au bruit sec des branches brisées, au bruit sourd des cavaliers qui s'abattaient.

Alors, au sud du bois, la division se reforme et se remet en marche. Elle s'arrête ensuite, déployée face à Sedan sous la pluie d'obus, quand l'ordre arrive de la porter dans le ravin au sud-ouest de la Garenne. On va, c'est l'ordre de Ducrot Wimpon et consent ramasser toute la cavalerie pour percer du côté de Floing. A ce moment, la bataille est déjà perdue: les cinq régiments de la division vont tenter la trouée désespérée, sauver du moins l'honneur de l'armée.

Il était deux heures, Le général Marguerite fit arrêter la division derrière un mamelon au sud de Floing, et suivi de son escorte d'officiers, le capitaine Henderson, le lieutenant Réveron, plusieurs lieutenants de chasseurs et de hussards, il se porta au sommet de la crête examiner l'autre versant, occupé par de l'infanterie prussienne. Une pluie de balles sifflait. Des lancers chargeaient. Le général s'aventura pour suivre l'effet de la charge. Les tirailleurs ennemis, à sept cents mètres, visaient l'escorte comme une cible.

Quand le général examina le flot grossissant de l'infanterie prussienne, scruté avec sa lunette d'approche les positions des batteries ennemies, il choisit en avant du plateau d'Algerie le terrain de charge qui lui semblait le meilleur et envoya dire à tous la colonels qu'on allait charger en colonnes, par pelotons chaque régiment fonçant d'abord soi, chacun pour son compte. Les balles sifflaient de plus en plus. «Le général, se fera tuer», avait dit quelques instants auparavant son officier d'ordonnance en se penchant à l'oreille de son voisin.

Volte face. On retourne vers la division.

demment le mieux du monde, à l'abri de tout danger... Sa lettre d'hier soir, sans explication sur la cause qui le retenait, nous avait surpris, et nous aurions fini par nous en effrayer... Tout va très bien maintenant.

Et, pas plus Marie, Mère-Grand ni les trois fils ne demandèrent des explications. Sur une table, Pierre venait d'apercvoir des journaux du matin, jetés là, grands ouverts, avec leurs renseignements débordants sur l'attentat. A coup sûr, ils avaient, ils avaient craint que leur père ne fût compromis dans l'affreux attentat.

Que savaient-ils au juste? Ils devraient ignorer Salvat, ils ne pourraient reconstituer l'énigme de l'attentat, des circonstances qui l'avaient amené la rencontre, puis la blessure.

Mère-Grand, sans doute, était au courant de plus de choses. Mais eux, les trois fils, ainsi que Marie, ne savaient rien, ne se permettaient de rien savoir.

Et, alors, quelle force de respect et de tendresse; dans leur inébranlable confiance au père, dans leur tranquillité, dès qu'il leur faisait dire qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter de lui!

—Madame, reprit Pierre, Guillaume m'a prié de vous remettre cette petite clef, en vous rappelant de faire ce dont il vous a chargée, dans le cas où il lui arriverait malheur.

Elle eut à peine un léger tressaillement, en prenant, la clef, et, simplement, elle répondit, comme s'il se fût agi du rou d'un malade, le plus ordinaire du monde: —C'est bien, dites-lui que sa volonté se-

vous rencontriez la flotte française et pour votre santé.

C'est pourtant de ce même rajaseau «Le Victory», que deux ans après l'amiral anglais apercevait en ces Français qu'il n'avait jamais vus combattre pour le seul plaisir de combattre. C'était le 21 octobre 1805 et ce jour là fut celui de Trafalgar. Nelson reçut d'un gabier du vaisseau amiral français, «Le Bucentaure», une balle qui lui fracassa l'épaule et l'étendit raide mort sur son banc de quart.

La nuit du 31 août au 1^{er} septembre avait été obscure et froide. Ni feux ni tentes. Une veille d'armes avant la grande bataille. L'armée de Châlons, étendue de marches et de contre-marches, alourdie de trains, était venue aboutir à cet entonnoir: Sedan. Le prince royal de Prusse nous étreignait à l'est; le prince royal de Saxe nous étreignait à l'ouest. Ducrot avait dit: «Nous serons entourés demain comme des grillons.» Dans le triangle qui occupait l'armée française, avec Floing et Bazeilles pour coins d'angles, la division de la cavalerie Marguerite, occupait le sommet illy.

Des trois heures du matin, sans sonneries, le camp fut levé. La division s'établissait au nord-est du bois de la Garenne. Le brouillard était épais. A cinq heures, la fusillade et le canon retentirent. Le jour se leva, le soleil déchira la brume. Le général Marguerite avait envoyé le lieutenant Réveron demander des ordres au maréchal.

Mac-Mahon venait d'être blessé et le général Ducrot, auquel il laissait le commandement ordonnait de concentrer l'armée sur le plateau d'Ily et de se retirer sur Mézières. La division de la cavalerie fit face en arrière pour se reporter sur le plateau où elle s'échelonna. Elle protégerait la retraite. Mais Wimpon, qui avait réclamé le commandement, prescrivait l'immobilité. Et l'on resta en place, sous la mitraille, jusqu'à dix heures et quart.

Alors eut lieu la première charge des chasseurs d'Afrique, force perdue, sacrifice glorieux. Puis, de nouveau, le ralliement sonné, hommes et chevaux se reformèrent et restèrent, en place-repos sous les obus. Les côtes en triangle du fer et de feu se roussirent. L'artillerie allemande nous l'androie et nous écrasa. La division de cavalerie Marguerite retrograde vers le bois de la Garenne et la traverse d'un ouragan de mort, au bruit sec des branches brisées, au bruit sourd des cavaliers qui s'abattaient.

Alors, au sud du bois, la division se reforme et se remet en marche. Elle s'arrête ensuite, déployée face à Sedan sous la pluie d'obus, quand l'ordre arrive de la porter dans le ravin au sud-ouest de la Garenne. On va, c'est l'ordre de Ducrot Wimpon et consent ramasser toute la cavalerie pour percer du côté de Floing. A ce moment, la bataille est déjà perdue: les cinq régiments de la division vont tenter la trouée désespérée, sauver du moins l'honneur de l'armée.

Il était deux heures, Le général Marguerite fit arrêter la division derrière un mamelon au sud de Floing, et suivi de son escorte d'officiers, le capitaine Henderson, le lieutenant Réveron, plusieurs lieutenants de chasseurs et de hussards, il se porta au sommet de la crête examiner l'autre versant, occupé par de l'infanterie prussienne. Une pluie de balles sifflait. Des lancers chargeaient. Le général s'aventura pour suivre l'effet de la charge. Les tirailleurs ennemis, à sept cents mètres, visaient l'escorte comme une cible.

Quand le général examina le flot grossissant de l'infanterie prussienne, scruté avec sa lunette d'approche les positions des batteries ennemies, il choisit en avant du plateau d'Algerie le terrain de charge qui lui semblait le meilleur et envoya dire à tous la colonels qu'on allait charger en colonnes, par pelotons chaque régiment fonçant d'abord soi, chacun pour son compte. Les balles sifflaient de plus en plus. «Le général, se fera tuer», avait dit quelques instants auparavant son officier d'ordonnance en se penchant à l'oreille de son voisin.

Volte face. On retourne vers la division.

demment le mieux du monde, à l'abri de tout danger... Sa lettre d'hier soir, sans explication sur la cause qui le retenait, nous avait surpris, et nous aurions fini par nous en effrayer... Tout va très bien maintenant.

Et, pas plus Marie, Mère-Grand ni les trois fils ne demandèrent des explications. Sur une table, Pierre venait d'apercvoir des journaux du matin, jetés là, grands ouverts, avec leurs renseignements débordants sur l'attentat. A coup sûr, ils avaient, ils avaient craint que leur père ne fût compromis dans l'affreux attentat.

Que savaient-ils au juste? Ils devraient ignorer Salvat, ils ne pourraient reconstituer l'énigme de l'attentat, des circonstances qui l'avaient amené la rencontre, puis la blessure.

Mère-Grand, sans doute, était au courant de plus de choses. Mais eux, les trois fils, ainsi que Marie, ne savaient rien, ne se permettaient de rien savoir.

Et, alors, quelle force de respect et de tendresse; dans leur inébranlable confiance au père, dans leur tranquillité, dès qu'il leur faisait dire qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter de lui!

—Madame, reprit Pierre, Guillaume m'a prié de vous remettre cette petite clef, en vous rappelant de faire ce dont il vous a chargée, dans le cas où il lui arriverait malheur.

Elle eut à peine un léger tressaillement, en prenant, la clef, et, simplement, elle répondit, comme s'il se fût agi du rou d'un malade, le plus ordinaire du monde: —C'est bien, dites-lui que sa volonté se-

L'escorte, placée derrière le général, pivota et, le précédant d'instinct, prend le galop. Une centaine de mètres ainsi. Et le général Marguerite, dépassé, resté, pendant un instant, seul en arrière, s'écrie: —Pas si vite, Messieurs pas si vite!...

Ce mot arrêté net l'escorte. Elle revient lentement derrière lui, afin que personne ne croie que les balles l'ont peur. Un instant après, le général disait: —Remontons voir.

Et, cette fois, il marchait à la mort.

Marguerite.

NOS ÉCHOS

De l'Assemblée.

Soixante-huit des membres du Conseil des 88 ont pris part samedi aux premiers actes qui vont servir de préface aux délibérations de cette populaire institution. Une foule énorme stationnait sur leur passage, entre le Cabildo où doivent siéger les Chambres, et le Palais du Gouvernement où ils ont prêté serment de fidélité à la Patrie.

Dans les antichambres, des citoyens d'élite de tous les partis et de toutes les conditions sociales se pressaient, heureux de témoigner ainsi leur satisfaction et leur adhésion au nouvel ordre des choses.

R
Montevideo.

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platinas
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1829)
Statuts payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
A. de SAAVEDRA
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Fábrica por su propia cuenta en las fábricas de la CHATELAIN
PARIS: J. DALLOZ, 13, Boulevard de la Chapelle
DEPOSITOS: TODAS LAS FARMACIAS Y QUINQUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferretería

Almidon MACK
de doble Fuerza
Marca de Fábrica.
Con esta nueva preparación se plancha con sorprendente rapidez, obteniendo un lustro y figura extraordinarios.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, Urm a. D.
Únicos Depósitos para el Río de la Plata: STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario—Bahía—Genova—Manchester—Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
DE
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VAINILLA.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TRUO PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement à 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 118, 150, 152 et 154

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DONCE		UNO	DONCE
Baño higiénico, con ropa. . .	\$ 0.30	\$ 3.20	Baño sulfureo, con ropa. . .	\$ 0.60	\$ 6.00
" sin ropa. . .	0.21	2.60	" sin ropa. . .	0.50	5.50
" de almidon, con ropa. . .	0.40	4.20	" de ducha escocesa, con		
" sin ropa. . .	0.35	3.80	ropa. . .	0.40	3.60
" de alfrecho, con ropa. . .	0.40	4.20	idem idem, sin ropa. . .	0.30	3.00
" sin ropa. . .	0.40	3.80	de ducha fría y lluvia,		
" alcalino, con ropa. . .	0.40	4.40	con ropa. . .	0.30	3.20
" sin ropa. . .	0.36	3.80	idem idem idem, sin ropa	0.21	2.60
			medicinal. . .		

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET
Atelier de réparation en horlogerie, bijouterie et petite mécanique
Règlage et observation de chronomètres de marine à l'heure astronomique
MÉDAILLE D'OR
Diplôme d'honneur
PARIS 1867
la plus haute récompense
ZURICH 1883
PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION
TRAVAUX GARANTIS
204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
IBERIA
Capitan: R. FLETCHER
Saldrá el 25 de Febrero de 1898
Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisbon, Coruña, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivadec, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.
WILSON, SONS Y C. LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO
Calle 25 de Mayo 214
Río Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.
BUENOS AIRES
Reconquista 323

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettent l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.
MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.
N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du «Courrier Franco-Oriental», 40 Maciel.
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés.
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** en six volumes au prix à forfait de _____
que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés au fur et à mesure de l'apparition.
(Bayer les modes d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible) _____
Adresse _____
A _____ le _____
SIGNATURE _____

En Casa de todos los Perfumistas y Poluqueros de Francia y del Estranjero
La VELOUTINE
Gétre de Jiroz especial
PAR CH. FAY, PERFUMISTA
PARIS — 9, rue de la Paix, 9 — PARIS

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO: POR NO TENER COBRADORES

Una botellera de 200 litros sin casco	\$ 21.00	sea el litro ó kilo	\$ 0.12
Media " 100 " "	12.50	" "	0.12 5 mil
Carra " 50 " "	6.50	" "	0.13
Urrumijas " 15 " "	2.10	" "	0.14
Vinagre de vino. . .		" "	0.20
Grapa. . .		" "	0.20

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los cascos se pagarán \$ 2.00 por botellera; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuartera; \$ 0.60 por damajuna, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje al-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo.
POR ORDENES: GRANJA GIOT, N.º 2031, teléfono LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y BOLSA.

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se hace hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso, en una sola vez, en botellas ó demajunas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbicida, Cicatrizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Orelas, de la Nariz, de la Laringe, de las Vías urinarias, Ginecología, Ulcera, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
Distribuidor: París, 17, Place Cadet. — Montevideo, BOCCA Y CA, SOL. Miguel Rip.

FERNET - BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1874, Londres 1883, Sydney 1884, Melbourne 1884, Milan 1884, Niza 1884, Turin 1884, Amberes 1884 y muchas otras recompensas.
ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Grand Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1882. Medallas de oro á las Exposiciones de Barcelona 1888 y París 1889. Medalla de oro á la Exposición Italo-Americana Génova 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
MAXIMAS HONORIFICENCIAS
Unicos concesionarios para la América del Sur desde 1873.
CARLOS F. HOFER Y C.ª GÉNOVA
EL FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal tercio del hígado, spleen mal del mar, el licor vermifugo, anti-cólico, anti-febril según sea comprobado por cantidad de certificados médicos.—No se deje el público engañar por las numerosas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empiezan á presentarse, y pida legítimamente.
Fernet - Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C.ª - Montevideo
Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.— **MISIONES 81.**

Revue du «Courrier Franco-Oriental»
(231)
Du 11 Février 1898

MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté
IV.—La Police de l'avenir
CHAPITRE II
LA NUIT D'UN CHEF DE LA SURETÉ

F Au point de vue élevé de la morale sociale, toute la question est toujours de savoir si vaut mieux laisser échapper cent coupables que de laisser condamner un innocent.
La cuisine de Sûreté ne consiste pas, en réalité, à offrir un repas plus ou moins plantureux à un prisonnier affamé. Elle consiste aussi à donner à l'homme qu'on veut faire

parler une satisfaction telle qu'il en est touché et qu'il éprouve, en quelque sorte, le besoin de vous payer, par un aveu, la joie que vous lui faites éprouver.
Au point de vue psychologique il y a là une étude très curieuse à faire; ce n'est pas toujours la tentation d'un dîner, ni même celle d'une satisfaction quelconque, qui décide ainsi, à parler un cambrioleur ou un assassin, lequel sait fort bien qu'en parlant il s'enlève le bénéfice que le doute, si mince qu'il soit, peut donner à l'accusé devant le jury. Non, c'est souvent un autre sentiment qui le pousse, un sentiment vague, difficilement définissable et qui, en réalité, répond uniquement à ce fond de droiture et de loyauté qu'on retrouve à un moment donné dans l'âme du dernier des criminels.
Le misérable, enfermé depuis des semaines dans une cellule de Mazas, qui n'a su que le visage majestueux, sans doute, mais véridique en juge, ou bien parfois entrevoir la silhouette du chef de la Sûreté, qui, lui aussi, est forcé d'être raide et représente l'autorité, se trouve tout heureux quand il peut manger à la même table qu'un copain parlant

argot comme lui, répondant à ses pensées par des boutades approbatives, un copain pas fier qui lui dit: «Eh bien, quoi, tu as cambriolé cette cambuse. Après? L'es pas le premier ni le dernier», un copain qui le console en lui faisant voir qu'il n'est pas un monstre.
Peu lui importe que la veille il ait mandité cet agent comme les autres, quand il écrivait avec du charbon sur la mur de sa cellule: «Mort aux raches». Peu lui importe que cet homme continue avec lui, en ce moment précis, son métier d'agent; il le sait, mais ça lui est bien égal. Tout à coup, il a été pris d'un besoin de confiance. Il lui faut déverser dans une autre âme la trop pleine de son cœur. Elles sont trop longues, les nuits du secret à Mazas. Il a près de lui, enfin, un autre être qui vibre comme lui, qui a l'air d'éprouver des sensations indéfinissables aux siennes.
Il se livre à lui, lui parle avec une attraction plus forte que sa volonté, sachant fort bien que lui lui coûtera l'aveu qu'il fait.
J'ai vu un jour un assassin amené ainsi à l'aveu qui devait le conduire à la guillotine, dire à l'agent qui était avec lui: «Eh bien! puisque c'est ma tête que tu veux, tiens,

prends-la, je te la donne.» Il paraissait Chaptal, du *Courrier de Lyon*.
On va voir, dans l'histoire de la bande de Pantin, une des causes où j'ai fait moi-même la cuisine, que l'aveu est toujours obtenu grâce à un bon sentiment resté au cœur du bandit, et n'est que le résultat d'une sorte d'exaltation morale qui saisit facilement tous ceux qui ont souffert d'une longue détention.
Ils étaient là, tous les dix-sept de la bande, causant avec les agents, fumant et achevant les chopines de vin qu'on leur avait données; mais, jusqu'alors, on n'avait encore rien obtenu. Nous en restions toujours à la même proportion. Ces gens-là avaient certainement commis plus de cent vols à main armée et nous n'avions toujours de preuves absolues que pour six ou sept.
C'est alors que j'entrepris le chef de bande, un gillard d'une énergie extrême, nommé Fumigo, qui était le plus ferme de tous et qui ne s'était laissé entraîner ni par le juge ni par les agents qui avaient commencé le «travail» en mon absence. Seulement, Fumigo avait une faiblesse que j'avais découverte et dont je voulais profiter.

Il aimait avec une de ces passions farouches, comme seuls peut-être savent en avoir les bandits, sa maîtresse, une fille publique qui n'était point fort belle, mais lui rendait son amour avec usure.
Cette créature, en effet, avait été d'un dévouement aveugle envers son mâle. C'était, d'ailleurs, une malheureuse née sur le pavé de Paris, de quelque fille publique et de quelque voleur de grand chemin; elle avait poussé, comme un champignon empoisonné, sur l'asphalte des trottoirs, petite bonnetière rendant des fleurs à deux sous, d'abord, puis se venant elle-même bienôt.
Fumigo était un souteneur, et elle était fière d'un si vaillant compagnon—qui terrorisait la Villette et Pantin qui n'avait pas peur de vingt couteaux levés contre lui et que tous ses collègues acceptaient joyeusement pour chef, se reconnaissant inférieurs à lui.
L'union de ces deux êtres, la fille et le souteneur, dans ce cas particulier, était tout à fait singulière. Il y avait, dans ces amours de fauves, un mélange de bestialité et de tendresse qui m'intéressa.
Qu'elle était au juste la culpabilité de la

fille! En réalité, elle ne pouvait être grande; sans doute, elle avait accepté de son amant des bijoux volés, sachant fort bien qu'il ne les avait point achetés au Palais-Royal ou rue de la Paix.
Puis, elle avait caché son homme quand les agents le recherchaient. Mais tout cela ne constituait qu'une responsabilité mitigée, chez une créature à laquelle jamais personne n'aurait appris le bien ni le mal, responsabilité qui, sans doute permettait de garder cette fille à Saint-Lazare, si c'était l'intérêt de l'instruction de le faire, mais permettait aussi de la mettre en liberté, sans donner aucune entorse sérieuse à la justice.
La douleur de Fumigo était de savoir sa maîtresse en prison. Dans les courtes confessions qu'il avait eues avec elle, il avait été bouleversé par les larmes de cette femme et il en était toujours sorti dans un état de surexcitation indéfinie.
En arrivant à la Sûreté, après avoir passé brièvement en revue quelques-uns des comparses, je fis venir Fumigo et sa maîtresse.
(A suivre).